# Nezinam - Extraits – L'irréprochable ou le pervers narcissique.

## Chapitre 1 : Présentation

Il s'agit d'une histoire vraie. Un milieu de bourgeois très aisés, un directeur de sociétés internationales, des amis politiques hauts placés, des clubs d'échangismes, des dérives et cette insoutenable dureté, cette irrespirable odeur que dégagent ces hommes qui s'octroient tous les privilèges, soient-ils aux dépens d'autres êtres, parce qu'ils ont le pouvoir ou bien qu'ils pensent que tout leur est permis parce qu'ils ont réussi dans la vie.
Je n'ai changé que les noms et les lieux. Je n'entends pas par quelque déplacement géographique protéger mes proches car ils sont informés et connaissent mon histoire pour l'avoir vécue en même temps que moi et par conséquent un peu subie, mais pour protéger des enfants que j'ai connus et qui peut-être n'ont pas eu vent des dérives de leur père. Ils sont adultes aujourd'hui et parents eux-mêmes. À quoi bon tenter de les bouleverser ou de faire

chavirer leur univers en leur révélant que leur père est un pervers narcissique et prédateur sexuel qui n'a rien à envier à Dominique Strauss-Kahn non seulement par ses pratiques mais par le nombre de conquêtes et de femmes utilisées à des fins sexuelles, qui sont ensuite lamentablement exploitées, humiliées et sans le moindre état d'âme, jetées et oubliées.

Par ailleurs, je n'ai pas ou plus envie de me venger ou de le punir. J'avais à le faire il y a longtemps. Il n'aura pas l'occasion de se reconnaître parce qu'il ne sera pas informé. C'est à moi que j'en veux, pas à lui. Je n'avais pas à dire oui. Ce oui que nous femmes prononçons si facilement au début parce que nous croyons à une incroyable histoire d'amour et ensuite parce que nous n'avons plus le courage ou les moyens de dire non. Et quand bien même, ma génération de quinquagénaire femme n'a pas toujours été éduquée à la désobéissance. Je suis née au début des années mille neuf cent soixante, avant la réforme concernant le statut matrimonial qui autorisait enfin les femmes à disposer de leurs biens et à ouvrir un compte en banque. J'ai été élevée à la campagne, en province. En ce temps-là, si le progrès n'était pas refusé, les coutumes et modes de vie ne disparaissaient

pas non plus par simple décret ou parce que des féministes parisiennes entreprenaient une grève du sexe.
J'ai grandi dans une famille nombreuse. Ma mère a mis au monde quatre enfants avant de se faire opérer et d'être empêchée d'enfanter à nouveau. Elle dut par ailleurs, pendant une période, prendre en charge des cousins et cousines que les sœurs de mon père avaient placés aux bons soins de ce qu'on nommait à l'époque l'Assistance publique. Nous fûmes pour un temps huit diables à gérer pour cette femme. A cela s'ajoutait la prise en charge de mon grand-père parisien dont personne ne voulait s'occuper et enfin en mille neuf cent soixante-cinq, j'avais alors quatre ans, mon père fut frappé de poliomyélite.
L'amour dans ce genre de contexte ? Je crois simplement que parfois il n'y a ni la place ni le temps pour cela. Le problème ne se pose pas lorsque des ennuis graves s'accumulent. C'est aussi simple que cela. Je vivais alors mes jours d'enfant à faire des fugues qui passaient inaperçues car elles duraient dans le meilleur des cas une demi-heure. J'allais me cacher dans des fourrés et dès que je m'inquiétais du tourment qu'on aurait pu avoir en me croyant disparue, ou bien qu'un simple insecte ou qu'un

bruit suspect venait me déranger et m'inquiéter, je rentrais.
J'ai entrepris de me suicider et j'étais sur ce point très organisée, sérieuse et imaginative. En l'absence de mes parents et laissée à la seule garde de mon grand-père qui dormait souvent, je prenais mon vélo, le retournais pour le poser sur la selle et le guidon. J'avais mis mon index droit dans le pédalier et j'avais tourné très vite la pédale. J'eus un doigt broyé et déformé. Il l'est toujours. Pour rien. Pour exister.

J'avais déjà écrit un ouvrage sous forme de roman il y a maintenant deux ans comme s'il s'agissait d'une fiction, comme si j'avais honte d'avoir été une victime ou comme si tout cela ne pouvait exister, n'avait jamais été réel.
Un roman, un pseudonyme : de quoi faire connaître ce qui m'est arrivé sans vraiment le reconnaître et l'avouer, du moins admettre que c'était bien moi la pathétique héroïne projetée malgré elle au milieu d'un monde de furieux que je ne connaissais pas. Celui de ceux qui se croient puissants et intouchables grâce à leur statut social, grâce à leurs petits arrangements avec les règles de la République, grâce aussi à l'appui et le soutien inconditionnels de leurs

épouses qui les regardent détruire des vies, violenter d'autres femmes et qui tournent la tête pour ne rien savoir officiellement en qualifiant leurs maris en silence de pauvres hommes malades et à les plaindre finalement tout en les protégeant pour éviter des éclaboussures possibles qui pourraient nuire à leur environnement en cas de plaintes ou de révélations.

Il est assez fréquent sur les forums de lire des histoires tellement effarantes que les auteurs utilisent des pseudonymes pour pouvoir témoigner sans être démasqués. Une demi-libération pour eux peut-être. Probablement un souffle qui permet d'exprimer son désarroi et parfois sa haine au travers de quelques lignes anonymes mais écrites.

J'ai suivi une thérapie pour tenter de fermer un mauvais roman. Je ne sais pas encore si j'ai réussi à tourner la moindre page puisque je rédige cette histoire. Dans le même temps, signer de ma plume signifie que je n'ai pas à me cacher, par conséquent que je n'ai plus honte de dire les choses telles que je les ai vécues et ressenties moi-même. Le chemin aura été long.

Je signe sous le nom de Nezinam. Je vis dans le Poitou, région dans laquelle je suis née. Je

m’appelle en réalité Christine. J’ai trouvé au moment de ma première publication un certain nombre d’homonymes qui auraient pu entraver un référencement correct sur la toile. Mon narcissisme renaissant aurait pu en être égratigné.

Nezinam avec un « s » à la fin signifie « personne » ou plutôt « inconnu » en langue lettonne. J’ai choisi ce nom de plume pour sa symbolique à un moment où je pensais n’être plus personne. J’ai préféré le letton parce que c’est la langue d’origine de ce petit pays qu’est la Lettonie et de Riga, ville, devenue avec la mafia et la corruption, un haut lieu non seulement du capitalisme sauvage mais aussi du tourisme sexuel et un défouloir pour les Européens de l’ouest qui viennent consommer sans aucun état d’âme et souvent à prix bradés profitant d’une situation de pauvreté entretenue par les autorités qui ferment les yeux face à l’exploitation des femmes. Là-bas, il s’agit d’une industrie. Presque de l’abattage. L’Europe regarde : l’économie du pays fonctionne. Qui irait, à part des associations humanitaires, s’inquiéter des droits des femmes, de la corruption, des astuces pour l’immatriculation des véhicules qui transitent au bénéfices de riches français qui font envoyer leurs

contraventions à des sociétés lettones fictives quand une économie fonctionne? Le système offshore bat son plein. Le système financier est majoritairement contrôlé par les banques occidentales.

On ne choisit jamais rien par hasard. Pas même donc un nom de plume.
Par ailleurs Nezinam sonne assez bien. Une sorte d'euphonie qui m'aide aussi à couper avec partie d'un passé, si tenté que cela soit possible…
Je l'ai adopté et je le garde.

……..

Paris dix-septième, porte Maillot. Rue du débarcadère. Au Dix Bis. Nommé ainsi parce qu'il est situé au dix bis de la rue. Club libertin sélect dans les années quatre-vingt-dix. Ex haut-lieu de ce qu'on appelait naguère la haute galanterie parisienne et qui n'était en fait qu'un hôtel de passe déguisé. Plus précisément un bordel qui ne recevait que des clients réputés « distingués » dans lequel des hommes plutôt d'âges mûrs et très aisés venaient se vautrer

avec des femmes plus jeunes qu'eux et plutôt bien faites. Je ne dirais pas bien mises mais peu mises : c'est-à-dire peu vêtues sous un manteau couvrant pour traverser la rue, et rehaussées de chaussures avec des talons d'une hauteur vertigineuse.

La première fois a été un traumatisme. J'arrivais de ma province et je pensais que depuis Marthe Richard, les maisons closes avaient été fermées. Elles avaient pris une autre forme. Les hommes y venaient en apportant comme le dira Dominique Strauss-Kahn plus tard dans un SMS devenu célèbre: « leur matériel ».

Le matériel de cet homme d'affaires, « M » reçu parfois dans les salons de personnalités politiques, c'était moi. Je suivais cet homme dans ce club et dans beaucoup d'autres en y mettant beaucoup de bonne volonté que je trouvais au fond des verres qu'on me servait avant pour me mettre en condition et dans l'ambiance.

Il me fallait être une « vraie femme », me comporter en tant que telle assénait-il et incontestablement l'alcool m'y aidait. Sans cet alcool, je n'y serais jamais retournée et sans lui,

je n’y serais pas restée. Sans lui je n’y serais jamais entrée. Sans lui, j’aurais fui. Sans lui, je n’aurais pas été une vraie femme au sens où « M » l’entendait.